CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 337.

SUR

L'INFLUENCE DU MORAL

DANS LE DÉVELOPPEMENT ET LE TRAITEMENT DES MALADIES;

DISSERTATION

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 décembre 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR JEAN-LOUIS CORBIN, de Landau,

Bavière Rhénane;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences; Chirurgien Aide-Major au 4e. régiment de Hussards.

Mens agitat molem. VIRG.

L'homme est une âme vivante, se manifestant par un esprit intelligent, et revêtue d'un corps organisé.

BAUTAIN, Dissert. inaug.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE IDDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, Président.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, Suppléant.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, Examinateur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD, Examinateur. / CHOMEL. / ROSTAN.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET, Examinateur. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert, Examinateur.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniard.	Martin Solon, Suppléant.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau, Examinateur.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dublnd.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES

DE MON PÈRE.

Souvenir, regrets. . . . . regrets éternels!

A MES PARENS.

A MES AMIS.

J.-L. CORBIN.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

L'INFLUENCE DU MORAL

DANS LE DÉVELOPPEMENT ET LE TRAITEMENT DES MALADIES.

L'HOMME est une matière organisée, vivante et intelligente ; le corps est le moyen de manifestation de l'intelligence dans le monde visible : l'un ne peut agir sans l'autre ; la dépendance du principe physique est subordonnée la plupart du temps au principe moral : c'est sur la prépondérance momentanée du moral sur le physique que se développent un grand nombre de maladies. Il y a dans l'homme des dispositions vagues de bien-être ou de mal-être, que chacun éprouve journellement, et presque toujours sans en pouvoir assigner la source, mais qui dépendent de dérangemens, plus ou moins grands, dans les viscères et dans les parties intimes du système nerveux, qui, pour n'avoir aucun rapport avec l'état des organes des sens, n'en déterminent pas moins d'importantes modifications dans la nature des penchans ou des idées, et très-certainement agissent d'une manière immédiate sur la faculté de penser, sur celle même de sentir.

L'on ne peut nier que l'imagination joue un grand rôle dans beaucoup de maladies ; elle exagère souvent tout : les sensations paraissent plus vives quand elle les dirige. C'est elle qui règne en arbitre suprême sur une foule d'affections qu'on appelle nerveuses ; c'est elle qui donne quelque charme à l'existence, et qui, d'autres fois, nous rend insupportable le fardeau de la vie.

De même le moral de l'homme influe beaucoup pour le développement et la propagation des épidémies : on sait combien est grande cette influence dans les maladies épidémiques des armées. Des troupes victorieuses oublient et les fatigues et les privations de tout genre ; elles ne sauraient avoir d'autre sentiment que celui de leurs succès, et cette heureuse activité du moral semble repousser toutes les atteintes portées sur l'homme physique. Qu'on mette en comparaison l'état déplorable d'une armée vaincue : ordinairement le ravage des maladies lui devient plus funeste que les armes ennemies. La peur, la terreur, les chagrins, toutes les affections morales, sont donc des causes fréquentes pour le développement et la propagation des épidémies, et d'autres maladies nerveuses.

Dans le système de l'univers, toutes les parties se rapportent les unes aux autres, tous les mouvemens sont coordonnés, tous les phénomènes s'enchaînent, se balancent ou se nécessitent mutuellement. On ne doit pas s'étonner que les opérations dont l'ensemble porte le nom de moral se rapportent à ces autres opérations qu'on désigne plus particulièrement par celui de physique, et qu'elles agissent et réagissent les unes sur les autres.

La grande influence de ce qu'on appelle le moral sur ce qu'on appelle le physique est un fait général, incontestable. Plusieurs auteurs de physiologie et plusieurs moralistes ont recueilli les traits les plus capables de mettre dans tout son jour cette puissance des opérations intellectuelles et des passions sur les divers organes et sur les diverses fonctions du corps vivant.

Il est de fait que, suivant l'état de l'esprit, suivant la différente nature des idées et des affections morales, l'action des organes peut

tour à tour être excitée, suspendue ou totalement intervertie. La crainte abat, et peut anéantir les forces musculaires et motrices; la joie, l'espérance, les sentimens courageux en décuplent les effets. La connaissance la plus superficielle de l'économie animale suffit pour montrer l'empire très-étendu qu'exerce l'état moral sur tous les organes et sur toutes leurs fonctions.

Une suite d'impressions reçues et de réactions opérées par les différens centres sensitifs sollicitent les organes et déterminent les opérations propres à chacun de ces derniers. On ne peut se dispenser de considérer le système cérébral sous deux points de vue différens : il est d'abord le tronc et le lien commun de toutes les parties, le réservoir et le distributeur de la sensibilité générale; mais encore il est chargé de certaines fonctions d'autant plus importantes qu'elles deviennent la sauve-garde et le guide de l'individu; aussi, quelques rapports étroits et multipliés que puissent avoir entre eux les organes partiels, ceux de la pensée et de la volonté ont avec tous les autres des rapports plus étroits et plus multipliés. Le système cérébral exerce constamment une puissance très-étendue sur toutes les parties de la machine vivante. Cette même influence du système cérébral est capable d'exciter, de suspendre et même de dénaturer toutes les fonctions.

Rien n'était donc plus utile, rien n'était plus naturel que de rechercher des rapports entre les facultés physiques de l'homme et ses facultés qu'on appelle morales.

En voyant combien les anciens s'étaient hâtés d'associer la médecine à la philosophie, avec quel soin ils avaient fait entrer les connaissances physiologiques dans leurs institutions civiles et dans leurs plans d'éducation, nous pouvons juger de l'importance qu'ils attachaient à cette manière générale de considérer l'homme.

Les idées et les affections morales se forment en vertu des impressions que reçoivent les organes externes des sens, et par le concours de celles qui sont propres aux organes internes les plus sensibles. Il est prouvé par des faits directs que ces dernières impressions peuvent modifier beaucoup toutes les opérations du cerveau.

Les affections morales possèdent, comme on sait, le triste privilége de troubler les fonctions de la vie et de rendre malade le corps non moins que l'esprit. Nous voyons tous les jours les passions déranger la digestion, la tristesse dessécher le corps jusqu'aux os, ou empêcher la nutrition, autant qu'une douce joie facilite le jeu des fonctions, rend un air florissant de jeunesse et de nouvelle force à la vieillesse elle-même, en prolongeant l'existence.

Qui n'aperçoit pas les coups que portent soudainement aux entrailles une frayeur inopinée, un dépit concentré, une nouvelle foudroyante, ou même un accès de colère, un transport de joie inopinée.

Les hommes ne se ressemblent point par la manière de sentir : l'âge, le sexe, le tempérament, les maladies, mettent entre eux de notables différences; et, dans le même homme, les diverses impressions ont, suivant leur nature et suivant beaucoup d'autres circonstances accessoires, un degré très-inégal de force ou de vivacité. Une personne peut être frappée, saisie, maîtrisée par des impressions que l'autre remarque à peine ou ne sent même pas; non-seulement la manière de sentir est différente chez les hommes, à raison de leur organisation primitive et des autres circonstances de l'âge et du sexe, exclusivement dépendantes de la nature, mais elle est modifiée puissamment par le climat, dont l'homme n'est pas toujours dans l'impossibilité de diriger l'influence : elle l'est aussi par le régime, le caractère ou l'ordre des travaux.

Attachés sans relâche à l'observation de la nature, les anciens remarquèrent bientôt cette correspondance de certains états physiques avec certaines tournures d'idées, avec certains penchans de caractère (1).

---

(1) *Galien*, dans sa Classification des tempéramens; *Hippocrate*, Doctrine des élémens.

De la source et des dispositions des organes du corps, soit favorables, soit contraires au développement des émotions morales.

Les principales passions modifient le corps de deux manières différentes : ou elles épanouissent les forces vitales, ou elles les concentrent ; la chaleur vitale se déploie et s'accroît au dehors et dans les organes sus-diaphragmatiques par la joie, la colère, l'amour ; mais, par la tristesse, la crainte, la haine, cette chaleur est refoulée en dedans, et le froid domine à son tour ; il fait pâlir et il débilite autant que les premiers stimulaient ou excitaient l'énergie vitale.

En effet, lorsque le chagrin et les autres douleurs de l'âme, telles que la crainte, la haine, la jalousie, la tristesse, le dégoût, compriment nos facultés et les refoulent dans l'intérieur du corps, nos membres se flétrissent et maigrissent ; nous éprouvons un malaise, une lassitude, une anxiété dans toutes les positions ; au contraire, les organes extérieurs refleurissent sous l'influence expansive d'une vive allégresse, ou s'exaltent avec vigueur par l'érection de la colère, ou se remplissent de chaleur par l'amour.

D'après *Galien*, dans les affections morales il se manifeste un mouvement spontané et principal, par lequel la chaleur innée est tantôt refoulée au dedans, tantôt exhalée au dehors, et, avec elle, le sang, les esprits sont entraînés, soit vers les organes intérieurs, comme à leur source, soit vers la périphérie du corps, pour se dissiper.

Tant que les opinions mécaniques de *Boerhaave* dominèrent dans la médecine, on ne considéra les passions de l'âme que comme des mouvemens particuliers des esprits animaux, dans les nerfs, opérés au moyen des sensations extérieures ou de la réaction du *sensorium commune ;* ainsi, l'on disait de ces esprits, avec Lachambre, que l'amour les dilate, le désir les élance, la joie les répand, l'espérance les tient ferme, l'audace les pousse, la colère les jette à gros bouillons, la peur les fait retirer à l'intérieur.

Quelle que soit la source des émotions morales et la manière avec

laquelle elles agissent sur nos organes, quel est le mode d'action pour le développement des maladies? Il faut que le corps soit plus ou moins susceptible d'en recevoir les impressions, pour en être altéré ultérieurement dans ses fonctions. L'aptitude à contracter une maladie tient à un état physiologique, et l'invasion de la maladie elle-même, lorsque le germe en est apporté du dehors.

Tous les individus peuvent être affectés de maladies épidémiques; tous sont plus ou moins sous l'influence épidémique; cependant, la pratique de la médecine nous apprend chaque jour que nuls ne sont plus affectés des transitions brusques de l'atmosphère que les individus qui sont doués d'une constitution ou trop molle ou trop irritable, que ceux qui s'isolent le plus possible de ces mutations. La peur, la terreur, toutes les affections morales tristes peuvent développer le germe de la maladie chez des personnes bien portantes du reste, chez des hommes forts et robustes, et paraissant jouir de toute la plénitude de la santé. Dans l'épidémie qui vient de ravager une grande partie de l'Europe et de la France, les exemples n'en sont pas rares; ne doit-on pas plutôt attribuer à l'influence du moral le développement et la propagation de la maladie, sans toutefois nier une influence atmosphérique particulière, qui, agissant primitivement sur l'organisation, la modifiait plus ou moins et la rendait apte aux progrès de l'épidemie, selon que les individus en avaient le moral plus ou moins frappé. On ne peut nier que tous également se trouvaient sous l'influence épidémique; que la peur, les chagrins, la mauvaise nourriture, l'exercice violent, les fatigues d'esprit et de corps, l'intempérance, le coït et toutes les causes qui agissent d'une manière spéciale sur le système nerveux, pouvaient développer l'épidémie. Ne pourrait-on pas croire que, dans le plus grand nombre de cas, le système nerveux était affecté primitivement par les affections morales, et que, de son altération plus ou moins intense, il y a eu réactions diverses sur tel ou tel organe: de là, des congestions sanguines dans les organes cérébraux, gastriques et abdominaux.

Il est donc utile et très-naturel de rechercher des rapports entre les

facultés physiques de l'homme et ses facultés morales ; les rapports de l'âme et du corps de l'homme sont tellement intimes, qu'aucun des deux n'agit sans que l'autre ne participe à son action ; rien ne se passe dans l'âme qui n'affecte plus ou moins le corps, et réciproquement, rien ne se passe dans le corps qui n'agisse plus ou moins sur l'âme.

Cette liaison du principe moral et du principe physique est telle, que le plus souvent il est très-difficile de dire si telle détermination morale n'est pas le produit d'une cause organique, ou si tel phénomène organique n'est pas le résultat d'une cause morale. Dans la mélancolie, il y a des causes physiques et des causes morales : le tempérament joue un grand rôle parmi les premières, les passions en jouent un plus grand dans les secondes. Dans la nostalgie, ce sont le plus souvent les causes morales qui ont donné naissance à la maladie connue sous ce nom-là.

Si la nature des maladies est bien connue, le mode de développement, la cause qui l'a occasionée, ne l'est pas toujours. Dans les épidémies, l'on voit la maladie ; mais connaît-on le genre de maladie ? les uns n'y voient qu'une succession de symptômes qui dénotent une inflammation de quelques viscères importans à la vie ; d'autres, qu'une lésion du système nerveux, qui, réagissant sur tout le système organique, produit bientôt l'altération de divers tissus, la stase du sang dans divers organes, les troubles des fonctions.

La peur, la terreur, les chagrins sont des causes fréquentes dans le développement et la propagation des maladies épidémiques. Les hommes d'un esprit ferme et courageux ont été presque toujours épargnés, quoiqu'ils fussent au milieu de foyers d'infection, et un instant de découragement a suffi pour qu'ils devinssent la proie de la maladie. La terreur qu'inspirent les épidémies est elle-même une des causes les plus influentes sur la santé des hommes. Les troubles politiques des nations, les changemens brusques qui s'opèrent dans les mœurs, dans les fortunes, dans les croyances religieuses, le développemment rapide de l'esprit humain, lorsque certaines circonstances y concourent, produisent aussi souvent des maladies, et sur-

tout des maladies mentales. On voit, par tout ce que nous venons de dire, quelle grande et quelquefois terrible influence les causes morales exercent sur l'homme, et combien elles méritent l'attention des médecins; de plus, la connaissance de ces causes peut fournir des indications précieuses sur les remèdes à employer.

Dans l'épidémie qui vient de ravager une grande partie de l'Europe et de la France, n'a-t-on pas vu que la terreur a développé chez certaines personnes une maladie que l'épidémie régnante aurait peut-être respectée. Les exemples ne sont-ils pas en grand nombre? je vais en citer quelques-uns.

M. D....., commis voyageur d'une maison de commerce de Lille, étant venu à Paris, pour affaire, au moment où existait le choléra, fut effrayé de la grande mortalité qui y régnait, et ne tarda pas d'appréhender lui-même cette cruelle maladie. Dans la crainte d'y succomber, il quitta subitement la capitale pour se rendre à Lille, sans être atteint des symptômes précurseurs du choléra. A peine arrivé à Douai, il fut pris de vomissemens et de cyanose, et mourut seize heures après l'invasion de la maladie. Ce fut le premier cas de choléra observé à Douai. Quelques jours après, il s'en déclara plusieurs, et le nombre des malades fut bientôt en si grand nombre, que la mortalité était de vingt-quatre tous les jours.

M. V....., chirurgien à l'hôpital militaire de Douai, d'un tempérament nervoso-sanguin, fut pris subitement de tous les symptômes d'un violent choléra. Peu de jours avant l'invasion de la maladie, il se trouva dans une maison de cette ville, et y prodigua des soins à une mère de famille, malade du choléra. Dans le trajet qu'il fit pour transporter cette dame d'un lit dans un autre, les matières des vomissemens rejaillirent sur lui; dès ce jour-là, ce jeune homme redouta l'invasion du choléra : sa santé en fut bientôt altérée; la diarrhée survint, il y eut perte d'appétit, inappétence, mélancolie, recherche des lieux qui pouvaient le distraire, cherchant ainsi à oublier la maladie dont il se croyait menacé. Dix-huit heures après l'invasion de la diarrhée, il fut pris de tous les symptômes du choléra,

avec une intensité telle, que tout moyen curatif paraissait devoir, dès ce moment-là, offrir peu de chance de guérison. Il mourut quelques jours après l'invasion de la maladie. Après sa mort, on trouva chez lui plusieurs substances que le public regardait comme moyen préservatif de l'épidémie; preuve certaine, que déjà, avant d'avoir été atteint des premiers symptômes, la peur d'en être atteint lui avait fait chercher tous les moyens de s'en préserver.

Il y a déjà long-temps qu'on a remarqué combien les commotions de l'âme étaient capables d'engendrer plusieurs maladies et d'en dissiper d'autres (1). Les émotions de la terreur aggravent singulièrement le mauvais état des plaies, et disposent au sphacèle (2), tandis que l'espérance facilite leur cicatrisation.

M. le professeur *Richerand* prouve combien les affections morales influent sur les ulcères. M. le professeur *Boyer* recommande aux blessés d'éviter la tristesse, et de rechercher les passions gaies, qui influent d'une manière si remarquable sur l'imagination des malades.

Les facultés de l'âme sont donc dans une telle dépendance des fonctions de l'organisation, que le moindre trouble dans celle-ci modifie singulièrement celles-là, et paralyse les phénomènes moraux. *Si l'homme souffrant*, dit *Cabanis*, *veut être soulagé, il le veut, non par les vues distinctes du raisonnement, mais par l'invincible impulsion de l'instinct.*

Tel individu élevé dans le sein de l'opulence s'est pour ainsi dire créé un besoin d'être plaint par ceux qui l'entourent. L'hypochondriaque ne croit-il pas, en effet, son mal augmenté lorsqu'on le traite de malade imaginaire. Ces malades sont en proie à des douleurs physiques et morales vives et pénibles, qui sont surtout aggravées par

---

(1) *Frédéric Hoffmann*, Dissert. de animo sanitatis et morborum febro. — *Junker*, De noxâ atque utilitate animi pathematum, seu affectuum in medicina.

(2) *Brambilla*, sur les Ulcères, t. II.

l'incrédulité des personnes qui les fréquentent. Un fait digne de remarque, observé par M. *Esquirol*, c'est que le traitement qu'on fait subir à un épileptique peut exercer une influence morale sur le malade tellement puissante, qu'elle retarde les attaques. La confiance qu'inspire le médecin, les remèdes qu'il emploie, l'espoir de la guérison, ont souvent produit cet effet.

L'observation de l'état moral du malade est indispensable pour comprendre son état physique. *Lætari mente in omni morbo bonum*, dit *Hippocrate* (*de Morbis*). N'avons-nous pas vu les étranges résultats des passions, dans le cours mémorable de nos tourmentes politiques, sur la production de certaines maladies, comme sur la guérison des affections chroniques. On n'avait pas le temps de songer à ses maladies, et par-là plusieurs se guérissaient (1).

Qui ne voit pas chaque jour des êtres minés lentement par des chagrins, s'avancer vers la tombe, malgré tous les soins, tous les secours prodigués pour soutenir leur vie défaillante!

Ne voit-on pas tous les jours des jeunes qui, se livrant à l'étude de l'art de guérir, s'en laissent imposer sur l'existence d'une maladie qui n'existe pas. Il en est qui sont frappés d'une maladie incurable : croit-on que la certitude que l'on pense avoir acquise de l'existence d'une affection grave ne puisse déterminer le mal que l'on redoute? Prenons pour exemple les maladies du cœur : si les affections tristes sont comptées avec raison parmi les causes des altérations dans la structure de cet organe ou des gros vaisseaux, pense-t-on que ces lésions ne puissent être les suites de la crainte que l'on éprouve lorsqu'on s'imagine en être atteint?

Malade moi-même, en 1830, d'une pneumonie aiguë, j'étais loin de songer que les affections morales pouvaient changer la nature d'une maladie, la faire disparaître entièrement, pour donner nais-

---

(1) *Pinel*, Esprit des journaux, an 1790. — *Petit*, Essai sur la médecine du cœur; Lyon, 1806.

sance à d'autres plus dangereuses et plus rebelles. La nouvelle de la mort d'un frère chéri m'affecta tellement, qu'une gastro-entérite avec délire violent se déclara bientôt ; et la pneumonie disparut pour céder la place à une maladie qui me conduisit aux bords du tombeau.

Dans la maladie connue sous le nom de nostalgie, maladie qu'on n'observe guère que dans l'état militaire, ne la voit-on pas tous les jours céder aux paroles douces, aux promesses du médecin, plutôt qu'à tous les remèdes? Le nostalgique a-t-il l'espoir de revoir le toit paternel, que souvent tous les symptômes alarmans disparaissent comme par enchantement. Plusieurs exemples confirment ce que j'avance. Souvent, dans les hôpitaux où je me trouvais, j'ai vu de jeunes militaires de mon pays, arrivés depuis peu au régiment, devenir nostalgiques. La langue du pays dont je les entretenais, les paroles de consolations, les soins assidus que je leurs prodiguais, et la promesse de m'employer pour leur faire avoir un congé de convalescence, ont souvent suffi pour les ramener à leur état normal.

Le nostalgique, portant dans son cœur la douleur de sa patrie absente, ne cesse de gémir jusqu'à ce qu'il ait revu ou qu'il ait l'espoir de revoir ce toit paternel, ces champs qui l'ont vu naître, chers objets de son délire. Il languit, se consume, et devient susceptible des plus graves affections. Lorsque ce sentiment est porté à son apogée, que l'esprit est sans cesse occupé du désir de revoir son pays, toutes les idées se rapportent à lui. Rien ne peut flatter, ne peut réjouir le nostalgique; s'il découvre un site qui soit l'objet de ses désirs, sa joie peut quelquefois se manifester, mais pour un seul moment. C'est dans les hôpitaux militaires que l'on voit le plus grand nombre de nostalgiques. L'on y voit le fier guerrier, qui avait tant de fois affronté le danger dans les combats, pleurer comme un timide enfant à la vue de la mort qui va le séparer pour jamais de ce qu'il a de plus cher; il succombe enfin en demandant sa patrie, et sa pupille mourante semble encore la chercher.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

De même le mélancolique, trouvant son supplice dans la passion qui faisait autrefois son bonheur suprême, passe les jours et les nuits à pleurer l'objet dont un sort barbare l'a séparé.

Souvent dans la mélancolie les affections morales sont portées au dernier point, et constituent seules les délires mélancoliques. Ainsi la haine va jusqu'à l'oubli des liens les plus sacrés, jusqu'à la violation des lois les plus respectables de la société; le fils porte des mains criminelles sur les auteurs de ses jours, que naguère il chérissait avec tant de tendresse; l'ingratitude remplace souvent les doux sentimens de la reconnaissance.

« L'amoureux non encore satisfait, dit M. le professeur *Fodéré*, est « d'abord triste, rêveur, inquiet, soupçonneux et irascible; si le refus « se continue et que l'espoir se perde, l'animal ou l'homme peu civilisé « devient furieux. Chez l'homme civilisé, et qui a appris à se con- « tenir, la passion prend de plus profondes racines; toutes les forces « perdent de leur énergie, excepté les organes générateurs, qui pa- « raissent s'animer en raison inverse du reste du corps. Quant à l'es- « prit, l'image chimérique de l'objet poursuit le patient dans toutes « ses occupations, le tourmente, l'assiége, le fait aller et venir, se « mêle à toutes ses idées, si la raison, le changement de lieu, ou une « perturbation quelconque ne viennent à son secours : ce n'est d'a- « bord qu'un état mélancolique; mais la jalousie qui vient s'y join- « dre amène quelquefois un délire maniaque, ce qui dépend du « caractère et de l'éducation des individus. »

Tantôt on croira la maladie plus grave qu'elle ne l'est réellement. Alors les affections tristes pourront en aggraver l'intensité. C'est ainsi qu'un mélancolique, adonné à la lecture des livres de médecine, prédisposé d'ailleurs à la phthisie, vit la maladie prendre une marche rapide, et mourut plus vite, parce qu'il s'inquiétait davantage.

La tranquillité morale est la santé de l'âme, le seul état dans lequel on puisse juger sainement et impartialement toute chose. C'est une grande consolation pour un malade que de jouir de la société d'un homme de l'art, si celui-ci possède cette affabilité, cette complai-

sance attentive, ce charme de la conversation qui sait tout embellir. L'on est forcé d'avouer que la médecine morale est une des grandes ressources contre les maux qui affligent l'humanité. Les consolations dans les affections morales, et les maladies causées par une influence morale quelconque, sont souvent des armes plus puissantes que l'étalage pompeux du luxe pharmaceutique. Une de celles qui secondent d'une manière étonnante l'action des médicamens, est la confiance, dont la voix douce et persuasive calme l'inquiétude et ouvre le cœur à l'espérance. En effet, par un traitement physique et moral approprié, on peut combattre avec avantage plusieurs passions et les défauts qui en résultent. Il faut savoir s'emparer du cœur humain : rien n'est plus indispensable, si l'on prétend guérir le physique par les influences morales, puisqu'elles ont tant d'empire sur nous, que des caractères fermes ne sont pas toujours à l'abri de leurs prestiges. La terreur de la mort est souvent très-effrayante pour bien des personnes. La confiance en la divinité est encore un motif d'espérance pour les personnes pieuses. L'opinion que le ciel se déclare en notre faveur, qu'on est heureux dans ses entreprises, double l'espoir et raffermit le cœur; il s'ensuit qu'on devient souvent malade par la raison qu'on croit l'être, comme aussi on obtient la santé par cela seul qu'on a pu y croire avec assurance. L'espérance fortifie le corps, l'accroît, favorise la digestion, et facilite les fonctions de l'organisation.

Si beaucoup de maladies, soit épidémiques ou autres, sont souvent dues à des causes morales, le médecin les guérit souvent par des soins moraux. Dans l'hépatite chronique, comme dans toute autre maladie longue, on doit recommander les soins moraux : en activant les fonctions du cerveau, et en les dirigeant sur des objets étrangers à la maladie, on dispose l'individu à se croire moins malade.

Espérer de guérir, c'est travailler soi-même à sa guérison. (*Ferrus.*)

C'est sur le traitement moral ou sur le régime des habitudes qu'il faut compter le plus pour la guérison de diverses maladies. Ces manies qu'on a guéries dans tous les temps par des voyages, par des pélerinages vers les temples, par les réponses des oracles, par les neu-

vaines, par diverses pratiques religieuses, par l'application topique de différens objets de culte, par les sortiléges et les paroles enchantées, n'ont jamais sans doute dépendu de véritables et profondes lésions organiques. Et sans doute aussi, les délires qui cèdent à l'impression subite de l'eau froide, et les folies plus lentes dont plusieurs médecins ont triomphé, tantôt par la terreur, tantôt par les caresses, et plus souvent, peut-être, par un mélange de douceur et de sévérité, de mauvais et de bons traitemens, sont en général, bien plutôt du domaine de l'hygiène morale que de la médecine proprement dite.

Il faut donc, pour guérir le plus grand nombre des maladies, s'adresser à la fois à l'âme et au corps, en proportionnant seulement le traitement au plus ou moins d'influence que l'un ou l'autre a eu dans la production de la maladie. L'action que l'on exerce sur le moral constitue ce que nous appelons le traitement moral des maladies. Il est des cas où le traitement moral n'est pas exclusif, et où il doit former un seul tout avec le traitement physique. Il en est d'autres où l'un des deux traitemens doit être plus actif et plus suivi.

Plusieurs conditions nous semblent requises pour obtenir des succès par le traitement moral, lorsque les causes et l'espèce de la maladie demandent que l'on insiste sur ce mode de traitement. Le médecin doit, autant qu'il est possible, connaître l'homme moral; il doit l'étudier avec autant de soin que l'homme physique. L'étude du cœur humain lui est nécessaire, et c'est sur lui surtout qu'il doit l'étudier. Il doit s'habituer à reconnaître dans les traits de ses malades les symptômes de la maladie morale, comme ceux de la maladie physique; il faut qu'il puisse discerner le caractère du tempérament moral de chaque individu.

Le médecin doit prendre intérêt à son malade, dont il doit captiver la confiance. Toutes ces choses, qui paraissent de peu d'importance à la première vue, ont cependant une influence marquée sur la guérison et sur le rétablissement de la santé, parce qu'alors le malade a confiance en celui qui le traite; il joint sa volonté à celle du médecin, et montre une soumission entière, soumission nécessaire, et concou-

rant plus qu'on ne le pense au bon effet des remèdes. Il doit veiller avec la plus grande attention à ce que le malade resté dans cet état de calme et de tranquillité si nécessaire au rétablissement de la santé du corps et de l'âme, et tâcher qu'il ne reçoive d'autres impressions que celles qu'il jugera être utiles et profitables pour la guérison.

Il serait à désirer qu'on puisse souvent suivre le précepte d'*Hippocrate*. « Laissez, dit-il, auprès du malade, en votre absence, un élève « instruit qui puisse exécuter vos ordonnances, y ajouter, s'il le faut, « et faire donner des alimens en temps utile; s'il faisait quelque « chose de contraire, vous supporteriez tout le blâme. » Cette surveillance nous paraît aussi nécessaire pour le moral que pour le physique des malades; malheureusement aujourd'hui il n'y a que très-peu de cas ou l'on soit à même d'agir ainsi.

Le traitement moral offre trois parties : l'éloignement des causes, l'application des remèdes, et les moyens destinés à prévenir le retour de la maladie.

Pour éloigner les causes des maladies, il faut les connaître : il faut donc que le médecin cherche celles qui ont pu agir sur le moral et sur le physique de son malade. Observer le sommeil naturel, le maintien, l'expression du visage, les mouvemens, les paroles que prononce le malade : tout cela peut jeter de grandes lumières sur les causes morales des maladies, et fournir de bonnes indications.

La connaissance des passions et des affections propres aux différens âges, aux sexes, aux tempéramens, sera du plus grand secours pour le médecin, pour la recherche des causes morales de maladie. C'est d'après l'examen exact du malade que l'on peut juger et même apprécier avec une sorte de rigueur la cause morale qui a agi sur lui. L'action des causes morales est plus ou moins forte, et varie suivant l'âge, le sexe, le tempérament, l'état de santé ou de maladie, etc.

Horace décrit en quelques vers les goûts et les affections propres à chaque âge de la vie. Nous citerons ici la traduction de M. *Daru*.

Cet enfant, qui déjà s'exprime avec aisance,
Et dont le pied plus sûr marque un peu mieux ses pas,
Cherche, avec ses pareils, de folâtres ébats;
Sa colère naît vite, elle est bientôt passée,
Et chaque instant qui fuit voit changer sa pensée.
Le jeune homme, affranchi d'un censeur ennuyeux,
Aime le champ de Mars, les coursiers et les jeux;
Et vain, facile au mal, rétif à la censure,
Imprévoyant, léger, prodigue sans mesure.
Changeant, dans l'âge mur, de soins et de désirs,
L'homme fuit l'imprudence et craint les repentirs;
Il cherche les honneurs, les amis, la richesse.
Des défauts importuns assiégent la vieillesse;
Elle désire, et n'ose, et ne sait plus jouir :
Difficile, grondeur, ennemi du plaisir,
Lent dans tout ce qu'il fait, le vieillard se tourmente.
Gourmande, avec chagrin, la jeunesse imprudente,
Et ne sachant jamais que vanter son printemps,
N'ose sur l'avenir lever des yeux mourans.

(Art Poétique.)

Dans la mélancolie par cause morale, le médecin cherchera à détruire toute idée dominante, surtout si elle est relative à des besoins pressans qu'il ne peut satisfaire. Ce n'est pas chose facile à exécuter chez les malades obstinés, défians, dont on ne peut tirer une parole. On y parviendra plus facilement si le sujet est séquestré, éloigné de ses proches, environné d'objets nouveaux; si le médecin, sait, par son habileté, sa douceur, son air de franchise et d'amitié, gagner, captiver toute sa confiance, alors il pourra tenter de le vaincre directement, en lui faisant sentir son erreur : « Pour calmer les passions « fortes, il faut d'abord paraître les partager; en les partageant, on les « affaiblit; en les affaiblissant, on parvient à les éteindre (1). »

---

(1) *Tourtelle.*

Observez les médecins qui guérissent le plus souvent, vous verrez que ce sont presque toujours des hommes habiles à manier, à tourner en quelque sorte à leur gré l'âme humaine, à ranimer l'espérance, et à apporter le calme dans les imaginations troublées (2). Il faut donc, dans toute maladie causée par des affections morales, relever l'esprit abattu, soutenir le courage, dissiper les craintes du malade, faire naître l'espérance et le contentement par les épanchemens de l'amitié, les soins affectueux, la société de personnes aimables et enjouées, des lectures agréables, variées et bien choisies, les dissipations de toute espèce. De tout temps les lettres ont prémuni contre l'ennui et les peines de l'âme.

L'utilité des voyages avait été reconnue des anciens, et c'est chez eux que nous trouvons les premiers principes de la médecine morale. « Aux deux extrémités de l'ancienne Égypte, qui était très-peuplée « et très-florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les « mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant « de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison, prétendue « miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène peut sug- « gérer. Jeu, exercices récréatifs de toute espèce, institués dans ces « temples, peintures voluptueuses, images séduisantes, exposées de « toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, « les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles; ils se « promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec « un art recherché : tantôt on leur faisait respirer un air frais et « salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu des « concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, « où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur pro- « curait des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des « sociétés bien choisies. Tous les momens étaient enfin consacrés à

---

(1) *Cabanis*, Degré de certitude en médecine.

« quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système « d'amusemens diversifiés, et soutenus par des idées religieuses (1). »

Un grand nombre d'exemples prouvent que, loin que la privation de tout objet du culte ait été, dans la circonstance, de quelque utilité, ce n'est précisément que par l'usage sage et raisonnable de l'empire qu'ont sur nous les opinions religieuses qu'on est parvenu à guérir les maux occasionés par l'abus de ces mêmes opinions. Le praticien doit redoubler d'attention, car il y a souvent des causes morales quelquefois inappréciables, d'autres fois cachées, qui influent sur la continuation de la maladie. C'est à l'âge d'adolescence que la physionomie des malades peint le mieux leurs affections, à cause de sa grande mobilité; les gestes qui accompagnent les paroles donnent aussi des notions très-précises sur les idées qui dominent les individus; et c'est à cet âge aussi que le traitement moral réussit le mieux, à cause de la vivacité de l'imagination et de l'avidité avec laquelle l'adolescence saisit tout ce qui fait effet sur elle.

Après avoir reconnu les causes morales qui ont agi sur les malades, et les avoir autant que possible éloignées, ou après avoir du moins diminué l'intensité de leur action, il faut combattre les effets et les résultats, les détruire. Pour obtenir du succès, il faut employer la douceur, la fermeté en même temps; l'entretien que le malade peut avoir, sans se fatiguer, avec les personnes qui sont le plus en rapport de caractère avec lui; des paroles de consolation; les entretiens religieux.

Après la conversation, vient tout naturellement se placer, comme remède moral, la lecture; le médecin doit surveiller les lectures que peuvent faire ses malades, leur prescrire celles qu'il croit utiles, leur défendre celles qu'il croit nuisibles, et se faire aider en cela de l'autorité des parens et des amis des malades. Les livres de médecine, sur-

(1) Nosographie philosophique, t. II.

tout ceux que l'on répand et que l'on affecte de mettre à la portée de tout le monde, doivent être éloignés avec soin des malades.

La musique est encore un remède moral très-énergique et très-efficace; elle produit un effet spécial sur le système nerveux, et l'on pourrait dire que l'on néglige trop son emploi dans la guérison de certaines maladies. On connaît les effets que produisent les airs nationaux, loin du sol de la patrie; on en a vu des expériences chez les Suisses, au point qu'on a été obligé de défendre de les chanter ou de les jouer. Les spectacles, les réunions, les promenades, forment un autre groupe de remèdes moraux. De tous les remèdes moraux, le plus efficace est le spectacle de la nature dans ses différens aspects : il met le malade à même de jouir à son aise de toutes les beautés que lui offre la nature. Tout ce qui lui plaît arrête ses regards, l'attire, le repose; tout le distrait, l'occupe; tout enfin tend à l'éloigner du sentiment de son mal, pour lui faire goûter le bien-être indéfinissable que l'on ressent à la campagne. L'esprit des malades n'est occupé que d'objets agréables. L'âme est avide de douces émotions que fait naître la vue de la campagne, parée de ses plus beaux ornemens.

Dans beaucoup de maladies, le traitement moral doit être continué pendant long-temps, tant par le médecin que par les parens et amis du malade, afin d'entretenir toujours son esprit dans la tranquillité, et l'empêcher de se livrer à des idées qui pourraient lui être nuisibles.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Natura omnia omnibus sufficit. *De alimento*, sect. 4, p. 381.

II.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2, *aph.* 10.

III.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

IV.

Quæ longo tempore extenuantur corpora, lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Sect.* 2, *aph.* 7.

V.

Melancholicis et nephreticis hæmorrhoides supervenientes, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 11.

VI.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

VII.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum fallax, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

PROPOSITIONS.

I.

La nature ne doit jamais être abandonnée tout à fait à elle-même : l'homme de l'art doit la surveiller sans cesse. Il faut que le médecin agisse, il ne peut pas rester inactif.

II.

Les maladies aiguës exigent des secours plus prompts, plus actifs que les maladies chroniques ; mais celles-ci veulent une persévérance de laquelle seule on doit attendre la guérison.

III.

Le travail de la digestion est incompatible avec le travail intellectuel ; il est troublé par les fortes contentions d'esprit, perverti par les émotions de l'âme et les violens exercices musculaires.